CD critique. JS BACH : Variations Goldberg : Pascal Vigneron, orgue (1 cd Quantum – 2018)



CD critique. JS BACH : Variations Goldberg : Pascal Vigneron, orgue (1 cd Quantum – 2018). Difficile encore aujourd'hui d'élucider la genèse précise des Variations Goldberg, point d'accomplissement de la Clavier-Übung (IV). Composées fin 1740 (édité à Nuremberg en 1741), la partition autographe (découverte à Strasbourg) qu'elle ait été conçue pour soulager les nuits d'insomnie du Comte Kayserling, et jouées par son claveciniste virtuose dédié (le jeune claviériste Goldberg justement), les 30 Variations d'après le thème initial posent un défi à l'interprète en terme de construction et d'architecture, d'éloquence et d'articulation, de résolution des ornements, de direction et de caractère général. Musique nocturne, musique de salon, intimiste et cérébrale… ou développement irréductible à un instrument et un contexte précis ? La proposition de Pascal Vigneron élargit la vision ; elle touche plutôt à l'universel et à l'infini poétique de la partition. Comme certains pianistes ont su révéler depuis la lecture visionnaire de Rosalyne Turek (puis Gould…) la fascinante déclamation envoûtante des pièces sur clavier moderne, la présente approche reconsidère le matériau

d'origine ; doué d'un imaginaire discursif et expressif en liaison directe avec les ressources multiples du grand orgue choisi, **Pascal Vigneron** régénère notre perception des Goldberg…
L'organiste qui est aussi directeur du **festival BACH de Toul (Meurthe-et-Moselle)** renouvelle la perception et la compréhension comme le contexte des Goldberg.
Le modèle du genre « Thème et variations » (sublimé ensuite par Beethoven dans les Diabelli), écarte ici sa réalisation sur un clavecin à deux claviers, pour l'universalité poétique de l'orgue, son ampleur spatialisée comme ses ressources de couleurs, de timbres, de dynamique sonore… Et quel orgue ! puisqu'il s'agit de l'instrument « royal » abrité par la Cathédrale de Toul, un instrument unique et très impressionnant (70 jeux par Curt Schwenkedel en 1963, restauré ensuite par Y. Koenig de 2012 à 2016). L'ampleur sonore sert-elle l'esprit d'une œuvre que l'on penserait plutôt taillée pour l'intime et la douceur nocturne ?

L'interprète familier de l'œuvre (il l'a déjà enregistré, mais dans un « marathon » regroupant le jeu sur clavecin, piano et donc comme ici orgue), ne cesse d'interroger la matière musicale, conscient de ses références manifestes ou le plus souvent subliminales à travers une grille propre à Bach mêlant géométrie, mathématiques, gématrie et même symbolique rosicrucienne. L'organiste précise les points forts et de rebond de toute le cycle, vécu, investi tel un édifice ; il en déduit la structure et la charpente; « piliers, voûtes et flèches » d'une cathédrale sonore dont les dimensions sur l'orgue, atteignent celles, spirituelles, ascensionnelles, de la Messe en si. C'est à la fois un sanctuaire sonore, espace infini pour l'imaginaire, et un itinéraire mental dont le mitemps est le fameux Andante ou 15è Variation (la seule dont Bach ait précisé l'indication de tempo).



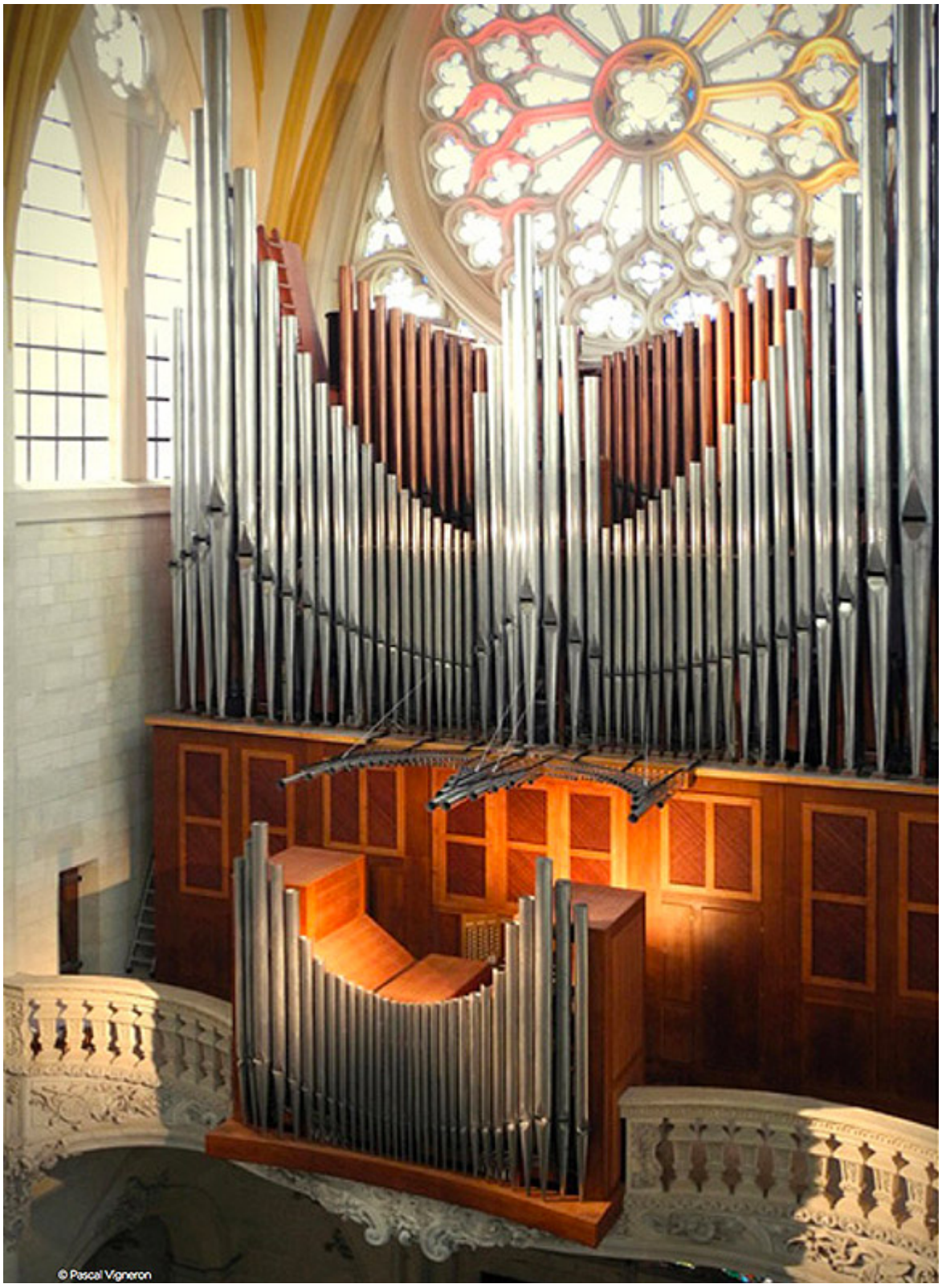
Pour réussir le passage du clavecin à 2 claviers au grand orgue, Pascal Vigneron a choisi les reprises, les organise en un cheminement cohérent tout en jouant des timbres caractérisés (là où le clavecin ne présente qu'une même sonorité). Le grand orgue outre une clarification du sens de chaque reprise (en miroir), ajoute aussi cette spatialisation unique et spécifique, qui déploie l'effet de musique pure quasi abstraite, sans omettre un système de registration qui colore davantage l'activité discursive de chaque variation : l'organiste en alchimiste plasticien sert le dessein de la pièce, choisit et dose la part des Bourdon, Bombarde, trompette, clairon, flûte, chromorne (entre autres couleurs à sa disposition).
La vision du kaléidoscope musical s'en trouve à la fois redessinée et magnifiée dans son propos architecturé: entre les 2 variations aux extrémités du cycle, s'enchaînent (et se répondent) : 4 variations en simple miroir ; 5 en triple miroir ; 6 en quadruple.

Sur le grand orgue de la Cathédrale de Toul, Pascal Vigneron joue JS BACH… Les Goldberg réinventées

Selon ce plan, l'interprète précise d'ailleurs dans le livret, chaque registration selon chaque variation. Il en découle tout un voyage sonore, astucieusement articulé selon les reprises choisies (leurs échos ornementés), chacune brillant par sa

registration colorée ; autant de points dynamiques du discours qui relance continument la trame expressive et l'allant global de ce formidable retable sonore. Les doigts courent, articulent, structurent, organisent,
Le sens de l'articulation, plus étroitement lié à l'intimisme sculpté du clavecin, se ressent aussi d'autant plus que Pascal Vigneorn fait un usage très mesuré du pédalier, préférant la ciselure et le relief, à l'ampleur et la puissance. Celles ci ne sont pas totalement écartées pour autant : les deux dernières variations, avant la réitération allusive de l'Aria da capo (« adieu définitif »), ont toute la noblesse requise pour souligner en quoi dans le monumental aussi, les Goldberg marque l'esprit et retiennent l'écoute, sans jamais perdre le fil de leur équilibre souverain. Lecture personnelle et sensible d'un monument musical absolu. JS Bach lui-même n'aurait peut-être pas écarté cette adaptation sur l'orgue, instrument dont il fut à en croire ses contemporains, un praticien de première valeur. De toute évidence, le présent enregistrement met en lumière les formidables possibilités du grand orgue de la Cathédrale de Toul, par l'un de ses plus ardents défenseurs. En ce sens, le programme enregistré est aussi un formidable exemple de valorisation patrimoniale.

CD critique. JS BACH : Variations Goldberg : Pascal Vigneron, orgue (1 cd Quantum – enregistré sur le grand orgue de la Cathédrale de Toul en avril 2018)


© Pascal Vigneron

_____

LIRE AUSSI

notre **annonce des concerts du WEEK END Variations Goldberg du Festival BACH de TOUL 2019 (10ème édition) :**



TOUL. Festival BACH, week end Variations GOLDBERG, les 29 et 30 juin 2019. Pascal Vigneron, directeur du Festival Bach de Toul propose ce week end, samedi 29 et dimanche 30 juin 2019, un cycle entièrement dédié aux **Variations Goldberg de JS BACH**, sommet absolu du genre Thème et Variations. La partition sera interprétée au piano et au clavecin et aussi à l'orgue par **Pascal VIGNERON** lui-même. Ce dernier a récemment fait paraître une nouvelle interprétation des Goldberg sur le grand orgue de la Cathédrale de Toul…

COMPTE-RENDU, concerts, festival. NOHANT FESTIVAL CHOPIN 2019. Les 8 et 9 juin 2019, Nelson Freire, Clément Lefebvre, piano. Beethoven, Shostakovich, Chopin, Rameau,

Scriabine…

COMPTE-RENDU, concerts, festival. NOHANT FESTIVAL CHOPIN 2019. Les 8 et 9 juin 2019, Nelson Freire, Clément Lefebvre, piano. Beethoven, Shostakovich, Chopin, Rameau, Scriabine… La 53ème édition du Nohant Festival Chopin a commencé le 1er juin, ce jour où, en 1839, Frédéric Chopin découvrit Nohant. La demeure accueillante de George Sand fut, on le sait, le berceau de nombreux chefs-d'œuvre littéraires et musicaux que l'on doit au couple mythique. Au cœur d'une campagne berrichonne inspirante et généreuse, qui n'est peut-être pas sans rappeler au compositeur sa Pologne natale, la vie à Nohant adoucit un temps la plaie de l'exil: cet « exil romantique », le thème de cette édition, dont les accents nostalgiques percent entre les notes de tout l'œuvre du compositeur. **Jusqu'au 23 juillet, Nohant vibre à nouveau de l'âme de Chopin** in situ et hors les murs, chaque week-end et un peu plus, tisse des liens de filiation, se fait aussi un temps le havre d'autres compositeurs exilés.

La richesse de cette édition laisse un gout de « reviens-y », et un sentiment de frustration lorsque l'on quitte Nohant le 9 juin au soir. On serait bien revenu pour **Christian Zacharias, Andreas Steier, Sélim Mazari** et tant d'autres! Seulement voilà la musique fleurit partout aux beaux jours et nous appelle dans autant de magnifiques endroits. Le 8 juin, le week-end commence dans la bergerie par la traditionnelle causerie: il n'y a pas comme Jean-Yves Clément pour en faire un moment captivant assaisonné de plaisir et d'humour, cette fois en compagnie de Bruno Messina, auteur de Berlioz, aux éditions Actes Sud (2018): il nous parle du compositeur français le plus romantique, de son extraordinaire personnalité, de son caractère impossible, de ses amours capricieuses, et de sa rencontre avec George Sand. Une belle entrée en matière, avant

le concert du soir.

La lumière au bout des doigts de Nelson Freire

Nelson Freire arrive sur scène, le pas précautionneux. il ne jouera pas la sonate en si mineur n°3 de Chopin, ni sa berceuse, ni même son deuxième scherzo inscrits au programme. Ce n'est pas un problème tant son répertoire est vaste. Un prélude pour orgue de Bach arrangé par Siloti introduit la première partie, qui commence avec la sonate « Clair de lune » opus 27 n°2 de Beethoven, contrastée: L'adagio sostenuto avance, rapide et fluide, dans l'épanouissement du chant, sans se charger de pathos, profond et calme, laissant entrevoir la beauté des contre-chants; l'allegretto aimable et sans façon conduit à la folle précipitation d'un presto agitato, véhément, joué quasiment sans pédale, au bord d'un précipice imaginaire, mais tenu de main ferme. Sur le ton de la confidence et de l'apaisement, les quatre Klavierstücke de l'opus 119 de Brahms s'illuminent doucement: Freire libère ces pièces ultimes de toute lourdeur, au fil de leurs pages nous enseigne l'allègement, nous dit que rien n'est si grave de la vie et du temps qui a passé, passe de la nostalgie à la jovialité, voire l'optimisme, obtient des timbres miraculeux on ne sait comment tant il semble effleurer le clavier avec désinvolture (arpèges du 3ème intermezzo), les doigts tels des papillons (4ème – rhapsodie). L'esprit reste léger, presque futile et joueur dans les 3 Danses fantastiques opus 5 de Shostakovich, devient tendre, suave et rêveur dans le nocturne en si bémol majeur de Paderewski. De l'hôte des lieux, il joue en fait la polonaise opus 26 n°1, puis l'impromptu opus 36, deux mazurkas et enfin la troisième ballade opus 47. Que dire de plus qui n'aurait déjà été dit sur ce grand interprète de Chopin? Que tout y est, et en particulier le chant, toujours et partout le chant, conduit, phrasé sans emphase, sublime! et

quelle délicatesse dans ses mazurkas, quelle élégance, tout est à sa juste place dans la plus infime inflexion, au cœur des impalpables « pp » comme de l'éloquence. La Ballade a des ailes, cette lumière, cette « ardeur juvénile » chère à Cortot, mais curieusement s'emballe outre mesure à la fin, appelée par on ne sait quelle urgence. Le public ne veut pas lâcher cet artiste si essentiel, qui se prête de bonne grâce au jeu des bis. Il nous offre alors les délices du Tango d'Albéniz-Godowsky, l'émotion de l'Orphée et Euridice de Glück dans la transcription de Sgambati, et le festif « jour de noce à Troldhaugen » de Grieg, avec la spontanéité et la simplicité que l'on reconnait aux plus grands.

Le piano atmosphérique de Clément Lefebvre

Le dimanche commence avec le Tremplin-découverte. Le jeune artiste invité est **Clément Lefebvre**. Élève d'Hortense Cartier-Bresson puis de Roger Muraro au CNSMD de Paris, il a remporté le premier Prix et le Prix du public au Concours international de piano James Mottram de Manchester. Il est aussi lauréat de plusieurs fondations (Banque Populaire, Safran, Mécénat Société Générale…). Son premier disque « Couperin/Rameau » (Evidence Classics 2018) a été salué unanimement et est récompensé par un Diapason d'or Découverte. A point nommé son récital commence par la Nouvelle Suite en la de Rameau. Clément Lefebvre fait son miel de l'ornementation baroque comme si celle-ci avait toujours été écrite pour le piano, avec une aisance, un goût et une fluidité touchant la perfection. Avec quel à-propos et quelle subtile poésie il construit cette suite, en orchestre la gavotte et ses doubles, nous entraîne à la fin dans sa grisante énergie! Pour Chopin son choix s'est porté sur la troisième Ballade opus 47, le Prélude opus 28 n°15, et la Barcarolle opus 60. Belle et cohérente succession: son jeu clair, délié et aérien dévoile

progressivement un propos tout en finesse, en distinction, au fil des pages de la ballade, ne force jamais le trait, et sans rien qui pèse et qui pose, donne par moment une dimension debussyste à l'œuvre, s 'écartant du cliché romantique. Plus que le sens épique, qui est propre aux autres ballades, c'est l'atmosphère qu'il privilégie, comme dans le prélude appelé communément « la goutte d'eau » joué introspectif, sombre, statique mais pas plombé, qui touche le fond dans sa partie centrale. Comme aussi dans la Barcarolle, qui toute en liquidité berce un mystère: non point exposée au plein soleil italien, mais au contraire nocturne, lunaire, impressionniste, elle suspend le temps, sonde les profondeurs avant de s'ouvrir sur un élan magnifique et palpitant. Romantique, la troisième sonate de Scriabine? Œuvre du jeune compositeur qui adorait Chopin, dans un tout autre climat elle en a la saveur, l'ivresse tourmentée, et Clément Lefebvre en saisit les multiples facettes comme autant d' « états d'âme », chemine entre noire passion et lumière céleste, vigueur triomphante et pensées indicibles, drame et contemplation. Impossible de résister: il faut se laisser emporter par cette musique, ses timbres, ses rythmes et ses cantabile, comme par une vague, ses soubresauts et ses accalmies, et c'est bien ce que le pianiste parvient à réaliser avec le plus grand naturel. Comme il parvient à nous convaincre que les barrières stylistiques sont moins infranchissables qu'on ne le pense. Au disque, il a associé Couperin et Rameau, tels deux inséparables (qui pourtant ne se rencontrèrent jamais!). Il fallait donc une pièce de Couperin pour boucler le programme, « Les Roseaux », donnée après l'andante de la dixième sonate de Mozart K 330: deux bis dans le langage du tendre et du sensible, qui remportent définitivement l'adhésion d'un public admiratif, au cœur conquis.

COMPTE-RENDU, concerts, festival. NOHANT FESTIVAL CHOPIN 2019. Les 8 et 9 juin 2019, Nelson Freire, Clément Lefebvre, piano. Beethoven, Shostakovich, Chopin, Rameau, Scriabine…



COMPTE-RENDU, opéra. NANCY, Opéra, 23 juin 2019. PUCCINI : Madame Butterfly. Seo, Montvidas. Emmanuelle Bastet / Pitrènas.



COMPTE-RENDU, opéra. Nancy. Opéra National de Lorraine, 23 juin 2019. PUCCINI : Madame Butterfly. Sunyoung Seo, Edagaras Montvidas, Cornelia Oncioiu… Orchestre symphonique et lyrique de Nancy. Modestas Pitrènas, direction. Emmanuelle Bastet, mise en scène. Nouvelle production du chef-d'œuvre puccinien, Madame Butterfly, à l'affiche à l'Opéra National de Lorraine. La metteur en scène **Emmanuelle Bastet** signe un spectacle intimiste, d'une grande délicatesse et sensibilité et le chef **Modestas Pitrènas** assure la direction musicale de l'orchestre et des chanteurs superbement investis à tous niveaux!

Madame Butterfly était l'opéra préféré du compositeur, « le plus sincère et le plus évocateur que j'ai jamais conçu », disait-il. Il marque un retour au drame psychologique intimiste, à l'observation des sentiments, à la poésie du quotidien. Puccini pris par son sujet et son héroïne, s'est plongé dans l'étude de la musique, de la culture et des rites japonais, allant jusqu'à la rencontre de l'actrice Sada Jacco qui l'a permit de se familiariser avec le timbre des femmes japonaises !
L'histoire de Cio-Cio-San / Butterfly s'inspire largement du roman de Pierre Loti : Madame Chrysanthème. Le livret est conçu par les collaborateurs fétiches de Puccini, Giacosa et Illica, d'après la pièce de David Belasco, tirée d'un récit de John Luther Long, ce dernier inspiré de Loti. Il parle du lieutenant de la marine américaine B.F. Pinkerton qui se « marie » avec une jeune geisha nommé Cio-Cio San (« Butterfly »). Le tout est une farce mais Butterfly y croit. Elle se convertit au christianisme et a un enfant de cette union. Elle sera délaissée par le lieutenant qui reviendra avec une femme américaine, sa véritable épouse, pour récupérer son fils bâtard. Butterfly ne peut que se tuer avec le couteau

hérité de son père, et qu'il avait utilisé pour son suicide rituel Hara-Kiri.

Nouvelle Butterfly à Nancy

Éblouissante simplicité quand le mélodrame se soumet au drame

La mise en scène élégante et épurée d'**Emmanuelle Bastet**, avec les sublimes décors de son collaborateur fétiche **Tim Northon**, représente une sorte de contrepoids sobre et délicat à la musique marquée par la sentimentalité exacerbée de Puccini. Les acteurs-chanteurs sont engagés et semblent tous portés par la vision théâtrale pointue et cohérente de Bastet. Dans ce sens, le couple protagoniste brille d'une lumière qui dépasse les clichés auxquels on assigne souvent les interprètes des deux rôles. La soprano sud-coréenne **Sunyoung Seo** est très en forme vocalement et incarne magistralement , âme et corps, le lustre de son aveuglement, derrière lequel se cachent illusion et désespoir. Elle est très fortement ovationnée après le célèbre air « Un bel di vedremo ». Le ténor **Edgaras Montvidas** est quant à lui un lieutenant Pinkerton tout à fait charmant et charmeur. Le Suzuki de la

mezzo-soprano **Cornelia Oncioiu** se distingue par le gosier remarquable et sa voix à la superbe projection, ainsi que par un je ne sais quoi de mélancolique et touchant dans son jeu. Le Sharpless du baryton **Dario Solaris** séduit par la beauté du timbre et la maîtrise exquise de sa voix. Les nombreux rôles secondaires agrémentent ponctuellement la représentation par leurs excellentes performances, que ce soit le Goro vivace et réactif de **Gregory Bonfatti** ou le passage grave et intense de la basse **Nika Guliashvili** en oncle Bonze.



Le choeur de l'Opéra National de Lorraine sous la direction de **Merion Powell** est à la hauteur des autres éléments de la production. La direction musicale de **Modestas Pitrènas** se présente presque comme une révélation. Il a réussi à maîtriser la rythmique de l'opus et à fait scintiller le coloris orchestral d'une façon totalement inattendue ! S'il y a eu des imprécisions dans l'exécution ponctuellement chez les vents, la direction du chef et l'interprétation de l'orchestre sont tout aussi poétiques que la mise en scène. Production heureuse d'un sujet malheureux, revisité subtilement par Emmanuelle Bastet et son équipe artistique.



COMPTE-RENDU, opéra. Nancy. Opéra National de Lorraine, 23 juin 2019. PUCCINI : Madame Butterfly. Sunyoung Seo, Edagaras Montvidas, Cornelia Oncioiu… Orchestre symphonique et lyrique de Nancy. Modestas Pitrènas, direction. Emmanuelle Bastet, mise en scène. Illustrations : Sunyoung Seo (Cio-Cio-San) © C2images pour l'Opéra national de Lorraine

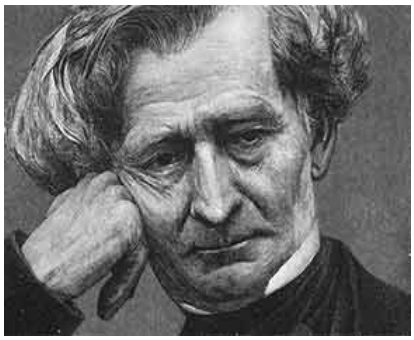
---

FRANCE MUSIQUE. Hector Berlioz 2019, chaque dimanche

à 13h, 7 juil – 25 août 2019…

FRANCE MUSIQUE. Hector Berlioz 2019, chaque dimanche à 13h, 7 juil – 25 août 2019… Fantastique devrait être la grille d'été de France Musique avec ce cycle de dimanches berliozien, **de 13h à 14h, du 7 juillet au 25 août 2019.** La vie de Berlioz est un roman d'aventures : de l'amour, des voyages, de l'action et … de la musique ! En huit épisodes « embrassant l'œuvre comme l'existence du génie qui a révolutionné l'orchestre symphonique, nous suivrons le compositeur, mais aussi l'écrivain, le journaliste, le chef d'orchestre, dans ses passions et ses aventures de l'Isère à Paris et de Londres à Moscou. »

Un été avec Berlioz
Tous les dimanches de l'été, de 13h à 14h
Du 7 juil – 25 août 2019



Pour les 150 ans de sa mort, Berlioz ressuscite ainsi en un parcours extraordinaire jalonné par une séries d'inventions musicales affirmant le génie romantique français : Symphonie fantastique, Roméo et Juliette, les Nuits d'été, La Damnation de Faust. Un maître compositeur oublié en France et écarté même (comme Mozart à son époque) et qui aura séduit toute l'Europe (La Russie au XIXè, l'Angleterre au XXè), avant son propre pays. Après les commémorations 2019, que restera-t-il de Berlioz ? **LIRE aussi notre GRAND DOSSIER BERLIOZ 2019 / 150 ans de la mort d'Hector BERLIOZ 2019 : célébrations, concerts, cd, livres, opéras…**

Un été avec Berlioz
Tous les dimanches de l'été, de 13h à 14h
Du 7 juil – 25 août 2019

Dim 07/07
Episode 1 – L'enfance d'Hector

Dim 14/07
Episode 2 – Les deux amours

Dim 21/07
Episode 3 – Quartier du Panthéon

Dim 28/07
Episode 4 – Compositions et passions

Dim 04/08

Episode 5 – 1830, année fantastique

Dim 11/08
Episode 6 – La vie d’artiste

Dim 18/08
Episode 7 – De Londres à Moscou

Dim 25/08
Episode 8 – Cassandre n’a pas toujours raison

_____
_____

Cd, critique. Chamber Music / Camille Pépin / Ensemble Polygones (1 cd NoMadMusic)

Cd, critique. Chamber Music / Camille Pépin / Ensemble Polygones (1 cd NoMadMusic) – Sorti en début d’année, ce disque de la jeune compositrice Camille Pépin et de ses sympathiques acolytes et complices interprètes, dont on trouvera tout le parcours sur le site nominal, a déjà traversé la moitié de l’année sans prendre une ride à l’écoute, d’une toujours vive, vivace jeunesse : production de l’hiver encore toute en fraîcheur, quelle que soit la chaleur intense de son contenu.

Lyra, étoile bipolaire



Instrumental d'une bonne douzaine de minutes, le premier morceau, pour quatuor à cordes (deux violons, alto et violoncelle), harpe et percussions se place délibérément sous la bonne ou mauvaise étoile deLyrae, étoile dite variable de la constellation de la Lyre, connue (des astronomes !) pour ses phases, ses variations contrastées. Ce n'est pas l'étoile polaire, mais bipolaire dirais-je à écouter cette sombre et brillante transposition de la vue, télescopique, à l'ouïe, macroscopique et microscopique, les tutti et les pupitres singuliers, qu'en donne Camille Pépin. Des vibrations inquiétantes de cordes, des percussions graves, sombres, tambours sourds, des ostinatos obsédants, oppressants, installent d'abord une atmosphère angoissante, une brume morbide cependant vite dépassée par une pulsation, une impulsion, disons une pulsion de vie d'un rythme vital entraînant dans sa ronde chorégraphique, le funèbre déjoué par l'allègre, cordes frottées éclairées des cordes pincées de la harpe, éclats de lumière, scintillements stellaires, musique des sphères rêvée de Pythagore, arrondie poétiquement des notes douces du xylophone, telle la danse de rondes et minuscules planètes lointaines. Des phases de paix pianissimo, scandent les turbulences fiévreuses et je dirai (encore) des plages, sans doute célestes, mais que, dans un insensible atterrissage du morceau, je sens –musique, art abstrait des sons qui font sens personnel–comme un sable mouillé de mer sur lequel s'imprime en douceur, des traces étoilées, des pas confondus dans la nuit et le silence de cette impalpable fin de la pièce fondue dans l'infini.

Chamber Music

Quand on aime James Joyce (1882-1941), bagage aussi obligé de tout écrivain de ma génération, on ne peut que se réjouir de voir des jeunes talentueux s'intéresser à l'auteur du génial Ulysses(1922), par ailleurs grand poète. Camille Pépin, bel hommage, prend le titre deChamber Music (1907), du recueil de trente-six poèmes dont elle choisit dix-huit et en tire une véritable et complexe cantate.

Poème d'amour narratif dramatique, au sens théâtral, avec exposition, nœud, péripéties et dénouement,dans la terminologue musicale, prélude, interludes et finale, il réfère souvent à la musique explicitement : « cordes, « harpe », « chant », chanteur », « villanelle, rondeau », etc. Mais plus que ce vocabulaire la musique du texte vient du jeu subtil des rimes, internes aussi en assonances, des allitérations, répétitions de sons allant pratiquement à la paronomases, mots entiers en consonance, comme ces quelques exemples suivis, jeu musical sur les w, v, appuyés sur les i et r : "river where", "The willows"; « river / For Love wanders there / Pale flowers… »

Musicalement, un motif à saveur archaïsante, un modalisme celtique sans doute, est sans cesse renouvelé avec une richesse qui, semblant dépasser l'effectif instrumental, violon (Louise Salmona), violoncelle (Natacha Colmez-Collard),cor (Alexandre Collard), clarinette (Carjez Gerretsen) et piano (Célia Oneto Bensaïd), aspire à l'orchestre, nécessitant ici un chef (Léo Margue). La mezzo-soprano Fiona McGown, voix intime pour la chambre et puissante pour l'expression du sentiment, beau timbre riche et fruité, éclatant de lumière dans les aigus, est fondue dans la trame musicale mais jamais confondue, dans une balance virtuose de tous les instruments toujours nettement caractérisés, une homogénéité remarquable dans le rythme pourtant souvent très soutenu, très dansant, de cette pièce de plus de trente minutes. Avec des nuances admirables, sans solution de continuité, la voix de la chanteuse passe de la récitation au

récitatif et au chant, paraphé parfois, en fin de strophes d'onomatopées vocalisées joyeusement (« a », « o, »). La musique sert fidèlement la phrase, à peine quelques voyelles diphtonguées Quelques strophes de verts courts ont de petites reprises. Les variations rythmiques sont incessantes et dans une allégresse, une joie « jazzy », le violoncelle a parfois la chaleur tropicale de Villalobos. Les instruments sont traités, et merveilleusement, à égalité, ligne de cor comme un horizon nouveau, clarinette étincelante et piano, plus que percutant, palpitant, crépitant de vie. Une pièce d'une grande cohérence, un ensemble concertant avec voix, qui mériterait de devenir un exigeant classique d'aujourd'hui.

Indra

À Lili Boulanger dédiée, duel plus que duo violon-piano, éclatant, fracassant, Indrainvoque, provoque cette divinité hindoue de la guerre dans un tempo haletant, harassant, une course poursuite pressée, stressée, striée des grincements des cordes, oppressée de répétitives ponctuations rageuses du clavier, avec des à plats, des calmes de pas à pas inquiétants, piano pianissimo réduit à des pointillés, violon, à la sourdine d'une ligne, éclairée enfin d'une inutile mélodie à la corde, tragique beauté comme un regret, avant de repartir à la chargeau galop, dynamique dynamite d'un seul coup arrêtée.

Luna

Pour violon, violoncelle, cor, clarinette et piano, pièce en trois parties (en espagnol), « Luna » (‘Lune ‘), « Aurora » (‘Aurore’), « Sol » (‘Soleil’), plus que descriptive est suggestive d'atmosphères, d'ombre, de lumière, glissant insensiblement de la nuit à l'incertaine lueur qui précède le lever triomphant du soleil. D'abord, les graves ombreux du piano, vibrations, frémissements, froissements d'ailes des oiseaux nocturnes des cordes, sur les plis et replis de la nuit, insectes luminescents, menus hululements doucement

lumineux : tout se fond dans la paix germinative d'une vie qui s'ébroue dans les creux, dans la clarté de l'ombre d'une Nuit transfigurée par le bonheur timbrique, un oiseau se posant délicatement sur la corde tout doucement clarinettante dans son premier essai de gazouillis auroral du clavier. L'Aurore coule de source lumineuse, éveillée de vols, d'envols chassant en douceur les vagues d'ombres murmurantes du violoncelle. Un cor floconneux, affirme, étale ses solaires couleurs, étirant ses rayons comme on étire ses bras au réveil avant d'être repris dans l'ivresse rythmique du jour pleinement revenu.

Kono-Hana

Pour violoncelle seul, Kono-Hana, a pour source la délicate déesse japonaise du cerisier et pourrait opposer la douceur irisée de ses pétales évanescents, la finesse de sa ligne, de son impondérable dessin d'estampe raffinée, à l'opaque pétulance belliqueuse d'Indra, le dieu indou de la guerre. Sans étalage de pittoresque musical mais simplement l'usage discret de la gamme pentatonique orientale, la compositrice crée, tout en nuances, avec ici à peine ses variations de rythme de pizzicati comme des pépiements d'oiseaux ou le léger bruissement de la brise sur les cordes, tout un climat méditatif d'un calme matin transparent, esthétique et extatique à la fois : Zen.

Certes, à l'écoute de ce disque, de ces pièces, on peut invoquer, dans les réminiscences de la compositrice, le dynamisme rythmique du Stravinski du Sacre, la prestidigitation répétitive virtuose de Reich, pourquoi pas la chaleur profonde, tropicale, du violoncelle des Bachianasde Villalobos : c'est le riche bagage intégré de tout musicien de notre temps qui en fait langage. Mais tout cela est tissé dans une trame pratiquement orchestrale d'une grande personnalité, avec une éblouissante connaissance des timbres qu'il faut saluer. Et l'on sent le bonheur, communicatif, des interprètes de Polygones à jour cette musique si ajustée à leurs talents.

La prise de son est remarquable. Il est rare qu'un disque de musique contemporaine, pour intéressant qu'il soit, incite à la réécoute : celui-ci invite et envoûte.

Cd, critique. Chamber Music / Camille Pépin / Ensemble Polygones (1 cd NoMadMusic)

LILLE, ONL : 5ème de MAHLER au Nouveau Siècle



MAHLER à LILLE (28 juin) : La 5è par Alexandre Bloch / ONL. Prochain volet attendu du cycle Mahler par l'ONL – Orchestre National de Lille et son directeur musical, **Alexandre Bloch**. Avant la pause estivale, l'Auditorium du Nouveau Siècle à Lille affiche la suite de l'odyssée malhérienne par les instrumentistes lillois et leur chef Alexandre Bloch. **Ce vendredi 28 juin 2019, place à la Symphonie n°5 de Gustav Mahler,** l'une des plus personnelles, liées à sa rencontre puis son mariage avec la lumineuse Alma. C'est la première symphonie du noyau central de son œuvre (5è, 6è, 7è), celui des symphonies les plus intimes et personnelles du compositeur (les plus bavardes diront les critiques, étrangers à son écriture d'une rare sensualité). De fait, pas de voix ni de chœur comme ce fut le cas des symphonies précédentes (à part la 1ère Titan) : rien que le chant enivré, âpre, exacerbé ou langoureux des seuls instruments…



La Symphonie n°5, se présent telle la clef de voûte de la création mahlérienne. Amorcée par une marche funèbre frénétique, c'est l'une des musiques les plus sombres du compositeur autrichien qui a échappé miraculeusement à une hémorragie intestinale (février 1901). Le Scherzo cependant affirme des forces nouvelles, évident combat qu'exalte ensuite le glorieux choral du Rondo-finale. Il semble que Mahler en a ciselé chaque note, trouvant l'accent juste : dans cette prise de conscience vivifiée, éblouit la caresse amoureuse de l'Adagietto pour cordes seules, véritable confession et déclaration dédiées à sa nouvelle épouse, Alma…

Lille, Nouveau Siècle
Vendredi 28 juin 2019, 20h
MAHLER : Symphonie n°5

RESERVEZ VOTRE PLACE
https://www.onlille.com/saison_19-20/concert/symphonie-n-5/

ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE
DIRECTION : **ALEXANDRE BLOCH** / CHEF ASSISTANT : JONAS EHRLER

Les plus de votre soirée à Lille :

18h45 : Rencontre mahlérienne insolite avec **Marina Mahler, petite-fille de Gustav Mahler**, fondatrice de la Mahler Foundation (entrée libre, muni d'un billet du concert)

à l'issue du concert : **Bord de scène avec Alexandre Bloch**
(entrée libre, muni d'un billet du concert)

_____

_____

LIRE aussi nos comptes rendus critiques des Symphonies précédentes par l'Orchestre National de Lille, sous la direction d'Alexandre BLOCH : Symphonie n°1 Titan, Symphonie n°2 Résurrection, Symphonie n°3, Symphonie n°4

VOIR... La Symphonie n°5 de Gustav Mahler est diffusée en direct sur la chaîne YOUTUBE de l'ONL Orchestre National de Lille, vendredi 28 juin 2019

SOUSTONS, du 14 – 24 juillet 2019. La Belle Hélène d'Offenbach par l'Opéra de Landes



SOUSTONS, du 14 – 24 juillet 2019. L'Opéra des Landes anniversaire Offenbach oblige présente La Belle Hélène, relecture décapante de la mythologie grecque, à la fois farce délirante et comédie fine et onirique. S'il aime les situations cocasses, Offenbach n'en est pas moins sensible et profond. **La Belle Hélène** avec Orphée aux enfers (1858) renouvelle l'opéra antique dont il fait une fusion très aboutie de la comédie et de l'héroïque, sur le mode bouffe.
Au moment où Napoléon III met fin aux privilèges des théâtres (1864), : n'importe qui peut désormais ouvrir une salle et y jouer le genre qu'il souhaite, Offenbach compose une nouvelle

satire parodie d'après l'Antiquité, La Belle Hélène? Sur un livret de ses fidèles librettistes Meilhac et Halévy, et destiné à la scène des Variétés, l'ouvrage bénéficie d'une distribution solide ; sa muse Hortense Schneider tient le rôle-titre (mezzo), le ténor José Dupuis (formé à l'école de son rival Hervé), celui de Pâris, … la création du 17 décembre 1864 est un triomphe. Les connaisseurs de la mythologie y retrouvent les fondamentaux d'une histoire qui croise amour et devoir. Le berger Paris arrive à Sparte pour y courtiser la belle Hélène ; avec l'augure Calchas, Paris s'arrange pour éloigner le mari d'Hélène, Ménélas (acte I). Dans un rêve supposé (superbe duo onirique Hélène / Paris), les deux amants se retrouvent ; Hélène sacrifiant ses derniers assauts d'épouse fidèle, pour les délices d'une nouvelle sensualité. Ménélas les surprend : Paris doit partir (acte II).
Plus facétieux et libre que jamais, en épigone d'Hermès voleur, astucieux, Paris déjoue les pronostics, se déguise en « Grand Augure de Cythère » et enlève sa belle proie, à la barbe des rois offusqués.
L'amour triomphe toujours : Amor vincit omnia (Amour vainc tout, selon l'adage des sensuels). Tout le luxe et l'imaginaire flamboyant du Second Empire se déploie dans la verve et l'esprit parodique de Jacques Offenbach.

La BELLE HELENE, 1864
Opéra bouffe de **Jacques Offenbach**
Durée 3 h

SOUSTONS, Espace Culturel Roger Hanin
Les 15, 16, 23, 24 juillet à 20h30
Le 21 juillet à 18h

Tarifs de 16 à 46€

RESERVEZ VOTRE PLACE
https://www.opera-des-landes.com/labellehelenesoustons2019

Hélène: Frédérique Varda
Pâris: Matthieu Justine
Calchas: Matthieu Toulouse
Ménélas: Jean Goyetche
Oreste: Maela Vergnes
Agamemnon: Marc Souchet
Parthenis: Clémence Lévy
Lehena: Anaïs de Faria
Achille: Thomas Marfoglia
Ajax 1: Fabio Sitzia
Ajax 2: Fabrice Foison

Chœur de l'Opéra des Landes, direction: Frédéric Herviant
Pianiste du choeur: Maurine Grais
Orchestre de l'Opéra des Landes
Philippe Forget, direction

Mise en scène: **Olivier Tousis**
Chorégraphies: Clémence Lévy
Décor: Kristof t'Siolle

Costumes: Olivier Tousis et Kristof t'Siolle
Lumières: Frédéric Warmulla

Compte-rendu, concert. Bachfest, Thomaskirche, Leipzig, le 23 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Messe en si mineur, BWV 232, Opera Fuoco, David STERN

Compte-rendu, concert. Bachfest, Thomaskirche, Leipzig, le 23 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Messe en si mineur, BWV 232 / Opera Fuoco / David STERN.. En cette fin d'après-midi, l'excitation monte dans l'attente du **concert de clôture de la Bachfest, dédié à la Messe en si mineur (1749) de Bach** : tous les pas semblent converger vers l'Eglise Saint-Thomas, la plus prestigieuse de la ville de Leipzig, remplie à craquer pour l'occasion. C'est là qu'officia le maitre de 1724 jusqu'à sa mort, lui donnant ses lettres de noblesses, avant d'y être enterré au niveau du choeur. Même si l'acoustique est quelque peu étouffée à cet endroit, donnant une impression d'éloignement par rapport aux interprètes réunis sur la tribune de l'orgue à l'opposé, entendre la Messe en si mineur aux cotés du maitre ne peut manquer d'impressionner.



Les premières notes de l’ouvrage raisonnent avec un sens évident de l’économie et de la modestie, en un legato enveloppant : l’impression de douceur ainsi obtenue invite au recueillement, comme une caresse bienveillante. On est bien éloigné des lectures nerveuses et virtuoses qui donnent un visage plus spectaculaire à cette messe. Ce geste serein a pour avantage de mettre en valeur la jeunesse triomphante du splendide choeur d’enfants **Tölzer**, venu tout droit de Munich. Alors que l’ouvrage ne fait pas parti de leur répertoire, les jeunes interprètes font preuve d’une vaillance et d’une précision sans faille, de surcroit jamais pris en défaut dans la nécessaire justesse. C’est la sans doute le bénéfice d’une tournée mondiale qui les a mené en Chine et en France, au service de la promotion de cet ouvrage, avec **David Stern**.

Si la direction du chef américain a les avantages détaillés

plus haut, on pourra toutefois regretter que le niveau technique global de son ensemble affiche plusieurs imperfections tout du long du concert, notamment au niveau des vents et trompettes, juste corrects. La qualité des solistes réunis se montrent aussi inégale, avec de jeunes chanteurs très prometteurs, **Theodora Raftis** et **Andrés Agudelo**, tous deux parfaits d'aisance technique. **Andreas Scholl** a pour lui des phrasés toujours aussi distingués, mais désormais entachés d'un timbre très dur dans l'aigu, tandis que **Laurent Naouri** a du mal à faire valoir ses habituelles qualités interprétatives dans ce répertoire, décevant les attentes par une émission engorgée et terne.



Compte-rendu, concert. Bachfest, Thomaskirche, Leipzig, le 23 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Messe en si mineur, BWV 232. Theodora Raftis (soprano), Adèle Charvet (mezzo soprano), Andreas Scholl (alto), Andrés Agudelo (ténor), Laurent Naouri (basse), Tölzer Knabenchor, Opera Fuoco, David Stern (direction). Crédit photo : © Bachfest Leipzig : Gert Mothes.

Compte-rendu, concert. Bachfest, Michaeliskirche, Leipzig, le 23 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Cantates de Weimar (IV). VOX LUMINIS

Compte-rendu, concert. Bachfest, Michaeliskirche, Leipzig, le 23 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Cantates de Weimar (IV), VOX LUMINIS. On ne remerciera pas assez la **Bachfest** de nous inciter à quitter le centre-ville de Leipzig pour découvrir l'**Eglise Saint-Michel**, située à proximité du zoo, au nord. Miraculeusement épargné par les bombardements de la Deuxième guerre mondiale, l'édifice trône au devant d'un square qui le met admirablement en valeur. Mais c'est surtout son intérieur qui surprend par sa variété de style virtuosement entremêlés, relevant essentiellement du néogothique et de l'Art nouveau, tous deux encore en vogue en 1904. L'observation des élégants et nombreux détails, tout particulièrement les boiseries végétales enchevêtrées autour de l'orgue, constitue un motif

de curiosité pendant tout le concert – à même de faire oublier la chaleur étouffante en ce milieu d'après-midi estival.

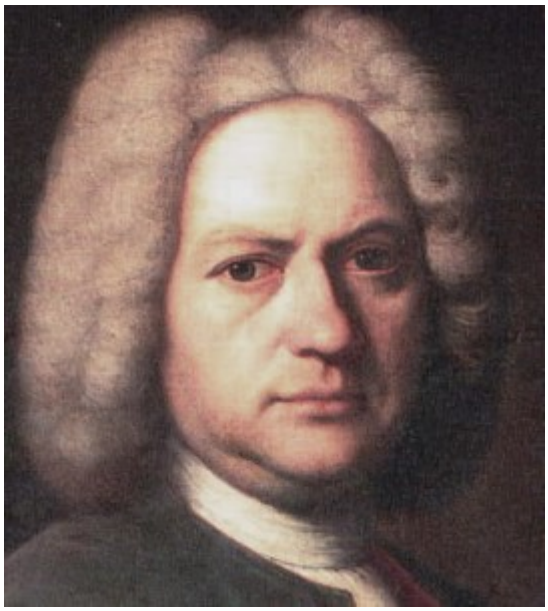
Le concert ne passionne malheureusement pas outre mesure, et ce en dépit de l'excellente acoustique et des incontestables qualités individuelles des huit chanteurs de **Vox Luminis**. Dès lors que l'ensemble est dans son coeur de répertoire, la musique chorale, on atteint les sommets : la précision et la ferveur lumineuses obtenues sont à la hauteur de sa réputation. Pour autant, la sollicitation des mêmes interprètes en rôle soliste laisse entrevoir tout ce qui les sépare de ce graal, tandis que l'accompagnement chambriste atteint un niveau moyen – quelques verdeurs notamment. On ne fera pas ici le détail des imperfections de chacun, mais il n'en reste pas moins que la qualité globale de ce dernier concert de l'intégrale des cantates de Weimar s'en ressent. Dommage.



Compte-rendu, concert. Bachfest, Michaeliskirche, Leipzig, le 23 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Cantates de Weimar (IV). Johann Sebastian Bach : Cantates «Himmelskönig, sei willkommen», BWV 182, «Gleichwie der Regen und Schnee vom Himmel fällt», BWV 18, «Komm, du süße Todesstunde», BWV 161, «Weinen, Klagen, Sorgen, Zagen», BWV 12. Pasteur Ralf Günther (récitant), Vox Luminis, Lionel Meunier (direction). Crédit photo : © Bachfest Leipzig : Gert Mothes.

Compte-rendu, concert. Bachfest, Alte Börse, Leipzig, le 23 juin 2019. Joseph Haydn : Quatuor à cordes n° 5, opus 76 / J-S Bach / Dimitri Chostakovitch : Quatuor à cordes n°8, opus

110. Quatuor ELIOT



Compte-rendu, concert. Bachfest, Alte Börse, Leipzig, le 23 juin 2019. Joseph Haydn : Quatuor à cordes n° 5, opus 76 / Jean-Sébastien Bach : extraits d'oeuvres / Dimitri Chostakovitch : Quatuor à cordes n°8, opus 110. Preuve s'il en est besoin de la variété des événements proposés lors de la Bachfest, le présent concert permet de découvrir l'un des jeunes quatuors allemands parmi les plus prometteurs du moment. Formé en 2014 à Francfort, où il est toujours en résidence, le quatuor rassemble des solistes venus d'horizons divers : deux Russes, un Canadien et un Allemand. Entre eux, l'entente et l'écoute mutuelle semblent évidents dès les premières mesures du Quatuor à cordes n° 5, opus 76 (1797) de Haydn, entonnées dans l'acoustique sonore de l'ancienne bourse aux échanges (reconstruite à l'identique après-guerre). L'énergie du premier violon irradie en un geste démonstratif dans les passages verticaux, rapidement suivi par ses collègues qui ne lui cèdent en rien dans le tranchant. On est loin de la sérénité fantasmée de « Papa Haydn », ici revigoré par une fougue toujours excitante. Les parties apaisées exclut tout dramatisme et vibrato, au service d'une lecture qui privilégie la perfection technique et la musique pure.

Les différents extraits d'oeuvres de Bach permettent ensuite à chacun de se distinguer individuellement, notamment dans l'Andante de la sonate BWV 1003 (habituel bis des plus grands violonistes) ou dans le célébrissime prélude de la Suite pour violoncelle BWV 1007. Le concert atteint cependant son point d'orgue avec l'une des plus belles interprétations du Quatuor

à cordes n° 8 (1960) de Chostakovitch qu'il nous ait été donné d'entendre. Les jeunes solistes surprennent dès l'introduction par une lecture détaillée et analytique qui allège son côté sombre : la pudeur ainsi à l'oeuvre laisse sourdre une émotion à fleur de peau, ce que confirme le violent contraste du premier tutti, à la hargne rageuse. Le thème dansant qui suit est murmuré dans les piani, avant une nouvelle rupture façon « feu sous la glace ». Seule la toute fin du morceau perd quelque peu en intensité, mais n'enlève rien à la très favorable impression d'ensemble. Cette lecture sans concession donne en effet un écrin passionnant à cet ouvrage d'essence symphonique. En bis, les interprètes nous régalent du Da Pacem Domine d'Arvo Part, pour le plus grand bonheur de l'assistance, visiblement ravie.

Compte-rendu, concert. Bachfest, Alte Börse, Leipzig, le 23 juin 2019. Joseph Haydn : Quatuor à cordes n° 5, opus 76 / Jean-Sébastien Bach : extraits d'oeuvres diverses / Dimitri Chostakovitch : Quatuor à cordes n°8, opus 110. Eliot Quartett : Maryana Osipova (violon), Alexander Sachs (violon), Dmitry Hahalin (alto), Michael Preuß (violoncelle). Crédit photo : © Bachfest Leipzig : Gert Mothes.